

JOURNÉE
INTERNATIONALE
DES DROITS DES
FEMMES



Suzanne
BRIET

EXTRAITS CHOISIS

LittératureSgile.fr

AU FÉMININ



Nohad
SALAMEH

LittératureSque.fr

Un projet fédérateur de valorisation des archives littéraires conservées dans le Grand Est

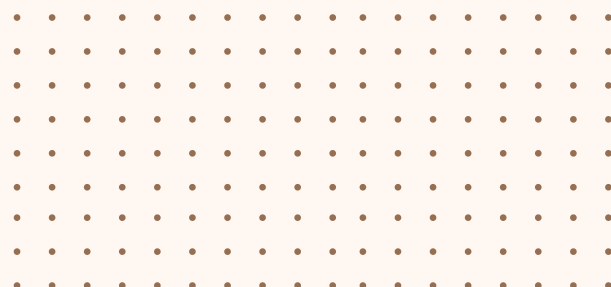
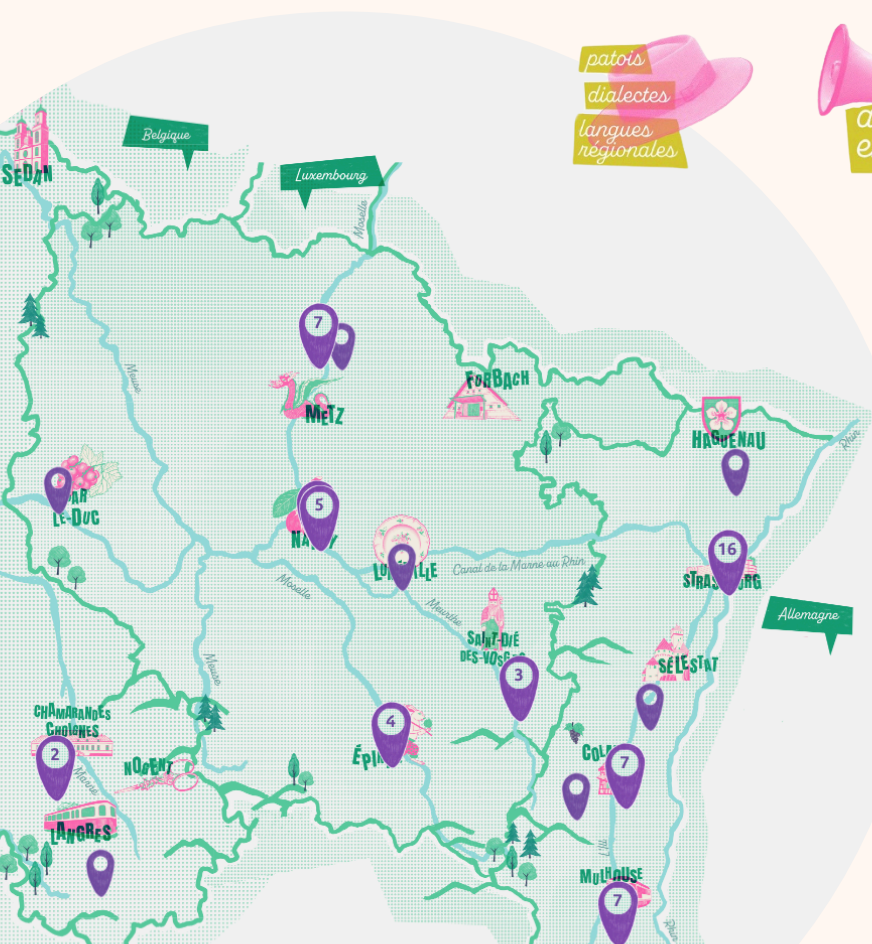
Pol Neveux, Arthur Rimbaud, André Dhôtel, Paule Régnier, Richard Rognet, Nathan Katz, Cécile Périn, Paul Verlaine...

Certains noms sont connus, d'autres moins. Leur point commun ? Les archives de ces auteurs sont conservées en Grand Est ! Une trentaine d'établissements du Grand Est (bibliothèques, musées, services d'archives, maisons d'écrivain...) se sont associés pour vous faire (re)découvrir plus d'une centaine d'auteurs à travers les archives qu'ils ont laissées derrière eux. Ces archives sont le reflet fascinant de l'activité de création artistique dont elles nous ouvrent les coulisses : brouillons, manuscrits, annotations, travaux préparatoires, correspondances, photographies...

Projet porté par Interbibly, centre de ressources du livre et du patrimoine écrit en Grand Est, Litteraturesque.fr vous propose une plongée dans l'univers personnel et professionnel de ces écrivains qui ont forgé le paysage culturel du Grand Est. Pensé pour le grand public et richement illustré, ce site se veut un objet numérique créatif à part entière mettant en valeur les points d'intérêt touristique liés au patrimoine littéraire de la région. Sa conception a été confiée à deux talents strasbourgeois : Thérèse Quartiero, graphiste et illustratrice, et Michel Ravey, développeur web et enseignant à la Haute école des arts du Rhin (HEAR). Grâce à une cartographie interactive ponctuée de jeux, partez à la découverte de ces plumes à travers huit parcours thématiques :



C'est par ici !



Moins de 10% des auteurs ayant transmis leurs archives dans une institution publique du Grand Est sont des femmes.

SOMMAIRE

01

Jeanne Mélin

02

Nohad Salameh

03

Yvette Lundy

04

Claire Goll

05

Suzanne Briet

06

Cécile Périn

07

Marie-Louise Gillet

08

Germaine Maillet

09

Paule Régnier

10

Lina Ritter



Paule
RÉGNIER

JEANNE MÉLIN, JEAN OU À TRAVERS LA MISÈRE, 1927.

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES DES ARDENNES)



A FOURMIES

Dans le Nord et les Ardennes,
Pays de côtes, de plaines,
Il y a des coins jolis.
Les habitants sont polis
Accueillants et fraternels,
Quoique la vie éternelle
Ne les préoccupe guère...
Bon pour les temps de naguère !

Lors, craignant de s'égarer
Ils devaient se préparer
Contre la neige et le froid.
Des loups rôdaient dans les bois !
C'était leur plus grand effroi...
Puissant, sonnait le beffroi
Quand les lutins et les fées
Y venaient pour se chauffer.

Le voyageur en nos temps,
N'en redoute pas autant,
En roulant sur larges routes.
Il met les loups en déroute,
Car les phares des autos
Ont succédé aux falots,
Dans tous ces merveilleux sites,
Que les touristes visitent.

Dans les sentiers, les forêts,
Dans les bois, et les guérêts
Qui avoisinent les bourgs
Les ménages des Faubourgs
Pourraient bien se reposer,
S'ils étaient tous disposés
A s'unir pour des voyages,
Où la gaîté se partage.

Dans la vallée de la Meuse,
Où une âme vertueuse
Aimerait à l'élever
Le travailleur essoufflé
Doit rejoindre son logis,
Toujours montant...A Fourmies
Il est plus favorisé,
Il peut marcher moins lassé.

En ce bourg, loin des chantiers,
Les Pierre, ménage d'ouvriers
Couple superbe et râblé
Mit au monde un beau bébé.
Petit Jean était bien beau
Dans son modeste berceau !
Vrai bonheur de ces époux,
Dommage qu'il était roux !

Tous en prirent leur parti
L'enfant était si gentil
Avec ses beaux cheveux d'or.
Il était souvent dehors.
Quand sa mère le promenait,
Les femmes s'en amusaient.
Riant, l'appelaient "Rouquin"
Lui chantant "le P'tit Quinquin".

Les Pierre pendant des années,
Vécurent en condamnés.
Pouvaient-ils croire à l'amour
En vivant au jour le jour ?
Ne philosophant jamais,
Ils chantaient au mois de mai,
Sans songer au lendemain,
Se contentant de leur gain...

NOHAD SALAMEH, BAALBEK, LES DEMEURES
SACRIFICIELLES, TRADUIT DE L'ARABE
PAR ANTOINE MAALOUF, 2007.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE
DE REIMS)



Ville diagonale, perchée à la fourche du soleil, traversant la substance des dieux afin d'accueillir la légende qui va s'épaississant de songeries transportables à travers le rideau du théâtre des siècles.

Cité dont nulle neige ne peut fêler le nom, où jour après jour se densifie l'haleine des sarcophages au-dessus du réseau ferré de ses cavernes, et l'on devine des porteurs de flambeaux se poursuivant parmi les galeries, précédés d'hosannas.

Baalbek la Cananéenne, pétrie de vibrations davantage encore que de blocs, de battements plus que d'aspérités, oppose aux Vents désertiques ses troupeaux de mythologies grossis infiniment par ses yeux de cristal.

Fille mère de toutes les divinités, elle campe au milieu des Esprits qui, d'un songe unique, stoppèrent en ce lieu l'avancée de la mort. Vacillante, cambrée sous une brassée de pulsations et de stridences, elle danse au sommet de ses chaos pierreux, dégageant un parfum de noces de Cana.

Baalbek, qui viens de toutes parts avec tes jours en feu de nomade, incalculable ville dévorée par tant de doutes et d'espérances, je sais que tu continues de quêter la Vie sur les paumes intarissables d'Astarté, Mère des mères, ô liseuse des lignes de la rédemption sous une pluie d'étoiles filantes.



On nous donne un matricule à apprendre par cœur et en Allemand, sous peine de représailles. Nous sommes déjà dépouillées de tout mais ce matricule détruit l'infime parcelle d'humanité qui nous restait, en nous privant de notre identité. Désormais, je n'ai plus de nom, je suis le n° 47360, c'est à dire rien, un trou entouré de néant.

Nous traversons le camp, trente-deux blocks (nom qui désignait les bâtiments) alignés en ordre parfait où séjournent quarante-cinq mille détenus, femmes et enfants de toutes nationalités : une ville dédiée à la mort ! L'atmosphère est dantesque : les cris, les chiens, les coups, tout contribue à nous amoindrir. Nous marchons comme des zombies et chaque pas nous enfonce un peu plus dans l'effroyable réalité.

Dans le block 23 qui nous est assigné, pour l'indispensable quarantaine (en réalité nous n'y resterons que deux semaines, le Reich a trop besoin de nous !), on attend les ordres, assises sur un banc. Les gardiennes nous encerclent, menaçant et vociférant. Les schlagues zèbrent l'air et s'abattent au hasard sur les dos courbés. Les puces nous sautent sur les jambes mais le moindre mouvement pour nous en débarrasser nous exposerait aux brimades. Nous retenons notre souffle, immobiles et silencieuses, la peur au ventre. L'appel n'en finit pas, on nous compte et nous recompte. Puis, on nous indique les châlits, d'étroites planches de bois superposées sur trois niveaux, avec ordre de nous y installer immédiatement.

“Schnell !” Le mot claque et nous nous ébrouons comme un troupeau affolé.

Nous sommes en surnombre et tous les châlits sont occupés. Des détenues se poussent pour nous laisser une place minuscule, et nous éviter les représailles. Elles le font d'autant plus qu'elles sont elles-mêmes passées par là ! Nous nous recroquevillons en sardine, à deux ou trois sur une paille abjecte, souillée de traces de dysenterie, de vomissures et d'abcès purulents. La vermine rampe sous nos vêtements, se colle à la peau et suce avidement nos chairs.

Tout est hurlement saleté et puanteur. C'est irréel : ça ne ressemble à rien de ce qui existe dans la vraie vie. Autant que je me souviene, mes cauchemars n'ont jamais été aussi loin dans l'horreur. Je voudrais croire que je vais me réveiller là, tout de suite, mais en réalité il me faudra quatre mois pour quitter cet enfer.

CLAIRE ET YVAN GOLL,
POÈMES D'AMOUR, 1925.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE
DE SAINT-DIÉ-DES-VOSGES)



Au mois d'amour, le jardinier céleste
Repeint à neuf les petites pervenches
Qui habitent le bois depuis trente mille ans,
Il brise les vitres du lac
Où les carpes ont vécu sous scellés,
Dans les buissons ardents, les anges reparaissent
Et jouent au Ping-Pong.

Oh ! je suis sûr, ma bien-aimée,
Qu'il ne peut rien nous arriver :
Notre sourire
Ressuscite la vie,
Notre sourire,
Fera mourir la mort.

SUZANNE BRIET, QU'EST-CE QUE LA DOCUMENTATION ?, 1951.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE
DE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES)



Une étoile est-elle un document ? Un galet roulé par un torrent est-il un document ? Un animal vivant est-il un document ? Non. Mais sont des documents les photographies et les catalogues d'étoiles, les pierres d'un musée de minéralogie, les animaux catalogués et exposés dans un zoo.

À notre époque de transmissions multipliées et accélérées, le moindre évènement, ou scientifique ou politique, lorsqu'il a été porté à la connaissance du public, s'alourdit aussitôt d'une « vêtue de documents » (Raymond Bayer). Admirons la fertilité documentaire d'un simple fait de départ : par exemple, une antilope d'une espèce nouvelle a été rencontrée en Afrique par un explorateur qui a réussi à en capturer un individu qu'il ramène en Europe pour notre Jardin des Plantes. Une information de presse fait connaître l'évènement par des communiqués de journaux, de radio, par les actualités cinématographiques. La découverte fait l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences. Un professeur du Muséum en fait état dans son enseignement. L'animal vivant est mis en cage et catalogué (jardin zoologique). Une fois mort il sera empaillé et conservé (au Muséum). Il est prêté à une Exposition. Il passe en sonorisé au cinéma. Son cri est enregistré sur disque. La première monographie sert à établir partie d'un traité avec planches, puis une encyclopédie spéciale (zoologique), puis une encyclopédie générale. Les ouvrages sont catalogués dans une bibliothèque, après avoir été annoncés en librairie (catalogues d'éditeurs et Bibliographie de la France). Les documents sont recopiés (dessins, aquarelles, tableaux, statues, photos, films, microfilms), puis sélectionnés, analysés, décrits, traduits (productions documentaires). Les documents se rapportant à cet évènement sont l'objet d'un classement scientifique (faune) et d'un classement idéologique (classification). Leur conservation enfin et leur utilisation sont déterminées par des techniques générales et par des méthodes valables pour l'ensemble des documents, méthodes étudiées en associations nationales et en Congrès internationaux. L'antilope cataloguée est un document initial et les autres documents sont des documents seconds ou dérivés.



Je ne veux rien de plus que reposer ma main
Sur ton front triste et beau, sur tes lèvres chéries,
Rien de plus que songer : l'heure est douce...et demain
Peut-être sera lourd de lutte et de chagrin...
Ce soir, c'est une pause aux confins de la vie.

Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.
Mon âme est une rose en la nuit odorante...
A tes doigts langoureux, dans l'ombre qui frémit
Je ne suis qu'une fleur de volupté tremblante...
Respire-la, songeur, un instant, et souris...

Ô mon ami, je ne veux rien que ton sourire.
Nous avons trop brûlé notre lèvre aux baisers...
Assez d'ivresse et de sanglots et de délire !
Laisse tomber le soir sur nos cœurs apaisés.
Je ne veux rien, ô mon ami, que ton sourire.

Le sauvage Désir enfin s'est endormi.
Je puis blottir mon front heureux sur ta poitrine
Nos rêves confondus ont fait l'heure divine
Entends à petits coups battre mon cœur soumis.
Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.

MARIE-LOUISE GILLET,
"QUAND LEUR DONNERAIS-JE ?", 1969.

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES DES ARDENNES)



Quand leur donnerais-je ô Père,
Ce que tu veux que je leur donne ?
Comment partagerais-je avec eux tous
ce pain quotidien de la poésie ?

Tu le sais bien, Toi,
Qu'un salaire d'ouvrier ne permet pas
de se faire éditer !
Tu le sais bien
Que l'audience est mince chez les lettrés de ce monde,
Quand l'usine a été l'unique collègue,
La seule Université
Et la vie chaque jour,
à gagner,
le quotidien problème à résoudre !

Quand leur donnerais-je, dis, Seigneur ?
Je ne sais pas...
Mais Toi, Tu sais.
Et cela suffit !

Ma tâche à moi,
Aujourd'hui,
c'est d'écrire.

Et quand demain, à son tour,
Sera devenu "l'aujourd'hui",
Peut-être me permettras-Tu de donner à mes frères
ces chants de chaque jour...



Le quincaillier de Rethel

Il y avait jadis à Rethel un quincaillier si extravagant et si rageur qu'il accueillait à coups de marteau les personnes assez imprudentes pour entrer dans son magasin. La femme de ce quincaillier, s'inquiétant de voir les clients se faire rares, alla trouver une fée et lui dit :

-Mon mari frappe à coups de marteau les clients du magasin. Comment lui faire entendre raison ?

-Rien de plus facile, dit la fée.

Et la nuit, elle envoya trois petits lutins dans le lit du quincaillier ; l'un portait une scie, l'autre un couteau, le troisième des cuisses et des mollets à ressort. Ils coupèrent les jambes du quincaillier et lui mirent des jambes artificielles.

Celui-ci ne s'aperçut de rien et se leva comme d'habitude. Arrivé dans son magasin, il reçut une cliente qui lui demanda une tenaille. Comme d'habitude encore, il alla chercher son marteau pour la frapper et il prit aussi son tiroir à tenailles qu'il mit sur sa tête.

Mais le poids fit s'affaïsser ses jambes d'acier et il se replia sur lui-même. Il déposa son tiroir sur le comptoir et c'est alors que les ressorts se détendirent brusquement et l'envoyèrent au plafond où il eut presque le crâne brisé. Suffoqué et rompu, le quincaillier retomba par terre en se demandant ce qui lui arrivait.

La cliente lui dit alors :

-A ton tour d'être frappé, toi qui as si souvent frappé les autres.

C'était la fée qui avait pris cette apparence.

Le quincaillier repentant comprit enfin son absurde méchanceté ; il avait agi comme ses outils aveugles : marteaux et tenailles ; il n'était plus lui-même qu'une mécanique. Alors il implora la pitié de la fée et elle lui rendit ses vraies jambes.

Désormais, aucun marchand ne fut plus complaisant ni plus poli.

PAULE RÉGNIER,
L'ABBAYE D'EVOLAYNE, 1933.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE
DE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES)



Puis soudain, quelque chose de nouveau se produisit. Le rôle d'Adélaïde faiblit, faiblit, cessa complètement. Les sanglots de Michel éclatèrent tout haut. Le père Athanase s'était levé. Avec une dignité souveraine, il enveloppa d'un grand signe de croix le corps qui palpitait encore. A cet instant suprême où il est dit que l'âme fait son choix et, devant l'éternité ouverte, accepte ou refuse pour toujours la grâce offerte, certain que tout l'amour dont elle avait brûlé sur terre se fixait maintenant sur son objet réel, il répéta une fois encore la formule de l'absolution. Il l'achevait, quand un souffle assez fort, péniblement passa les lèvres de la mourante, puis un autre souffle, plus faible puis, après un long intervalle, le dernier.

Bien que les deux prêtres songeassent surtout à l'âme envolée, ils furent doux pour la pauvre chair qu'elle avait habitée, compagne d'une longue souffrance. Ils lui rendirent pieusement les derniers honneurs. Quand Michel eut fermé ses yeux, lissé doucement ses cheveux, enroulé autour de son cou une écharpe qui cachait la bouche, restée légèrement entr'ouverte, Adélaïde reprit une passagère splendeur. Ses traits contractés se détendirent, les plis profonds creusés sur son visage s'effacèrent. La mort avant de la détruire la para de suprêmes grâces. Elle sortait des humiliations de l'agonie affinée, dématérialisée en quelque sorte, ainsi qu'un être qui a passé par la torture et sa beauté prenait à la fois un caractère grave et enfantin, unissait la majesté de la douleur et de la science à la jeunesse intangible qui vient de l'éternité. Elle gisait pâle, démunie de tout, mais on eût dit que sa forme, abandonnée par l'esprit, demeurait chargée d'une révélation suprême. La femme qu'elle avait été, longtemps cachée sous les flots mouvants de la vie, à travers les eaux étales, limpides de la mort apparaissait en transparence dans sa vérité absolue. Et ceux qui la veillaient la comprenaient enfin. Trompés par son ardeur, sa noblesse, sa force apparente ils n'avaient point reconnu en elle l'incurable infirmité de l'amour humain. Ils s'étaient plu à la croire libre, ailée, lucide, alors qu'elle avait tous les membres liés, ce bandeau sur les yeux, ce glaive en travers du cœur. Mais quelqu'un connaissait sa faiblesse devant qui se tenait à présent son âme tremblante, marquée des souillures de la vie.

LINA RITTER, HAÏKUS ALSACIENS, 2017.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG)



E guete Mensch
brücht nit viel rede :
me het gli Vertraüe zue ihm

*Un homme bon
n'a pas besoin de beaucoup parler :
on lui fait confiance tout de suite*

Wenn dü's gern schaffsch,
was der Werchtig vo dir verlangt
isch's fast scho Sunntig.

*Si tu fais avec plaisir
le travail de chaque jour
c'est déjà bientôt dimanche*

Unser Härgett
het scho vil fir is to.
Er wird no meh fir is tue

*Notre Dieu
a déjà fait beaucoup pour nous
Il fera plus encore*



Jeanne Mélin, femme de lettres pacifiste et féministe

Jeanne Philomène Mélin est née en septembre 1877 à Carignan (Ardennes) dans un milieu relativement aisé. Elle milite toute sa vie dans les mouvements féministes et pacifistes français et internationaux. Dans un climat de revanche sur l'Allemagne, elle anime des conférences pour la paix, devant des publics essentiellement masculins, dans différentes communes ardennaises. Elle présentera sa candidature à la présidence de la République française, en 1946, pour l'élection de 1947. C'est alors la première femme à le faire.

La guerre terminée elle prône pour un rapprochement franco-allemand et effectue une tournée de conférences dans les pays scandinaves contre l'occupation française de la Ruhr. En 1926, elle se consacre à son activité littéraire et reste auprès de sa mère gravement malade, qui décèdera en 1927. En 1955, à 78 ans, elle revient habiter sa commune natale de Carignan, dans les Ardennes. Le traité de rapprochement franco-allemand de 1963 est pour elle une nouvelle satisfaction, et la concrétisation d'une idée qu'elle avait fortement défendue dans l'entre-deux-guerres. Elle meurt le 18 avril 1964 à l'hôpital de Sedan (Ardennes).

Nohad Salameh, la poésie d'un double-pays

Nohad Salameh est née à Baalbek (Liban) en 1947. Son père Youssef Fadlallah Salameh (1906-2001), poète en langue arabe et fondateur du magazine Jupiter, lui transmet le goût de la littérature. Elle débute sa carrière dans le journalisme littéraire à Beyrouth (Liban). Elle rencontre à Beyrouth, en 1972, le poète rémois Marc Alyn qu'elle épouse en pleine guerre civile en 1988 avant de s'installer à Paris l'année suivante.

Nohad Salameh débute son œuvre poétique dans les années 1980 avec la publication des *Enfants d'avril* en 1980. Parmi les œuvres de Nohad Salameh, on compte quatre essais et quatorze recueils poétiques. Son anthologie *D'Autresannonciations* a reçu en 2013 le prix Verlaine de l'Académie française.

Ses poèmes sont traduits en arabe, anglais, espagnol, roumain et serbe. Exil, amour, mal-être, déchirure, double-pays et double-langage constituent les principales thématiques de son œuvre située à mi-chemin entre le Liban et la France. Certains écrits de Nohad Salameh sont consacrés à la femme et cherchent à réhabiliter des figures féminines décriées pour leur liberté et leur affranchissement des codes. Elle réalise elle-même des illustrations à base de collages et de peintures pour mettre en lumière ses poèmes.



Yvette Lundy, résistante marnaise

Benjamine d'une fratrie de six frères et sœurs, Yvette Lundy naît à Oger (Marne) le 22 avril 1916. Yvette Lundy intègre en 1928 une école primaire supérieure à Reims et obtient le brevet supérieur en 1936. Après plusieurs remplacements, Yvette Lundy obtient le poste d'institutrice à l'école de Gionges (Marne) en 1938. Devant l'arrivée des Allemands, Yvette Lundy part rejoindre sa famille en Vendée avant de revenir dans la région en août 1940. La famille Lundy s'engage très tôt dans la Résistance, notamment son frère Georges et sa sœur Berthe qui intègrent le réseau Possum. Yvette Lundy, quant à elle, aide les prisonniers évadés et les réfractaires au STO en leur fournissant de faux papiers. Yvette Lundy est arrêtée durant sa classe le 19 juin 1944 avant d'être déportée au camp de Ravensbrück. C'est cette expérience qu'elle relate dans *Le fil de l'araignée: Itinéraire d'une résistante déportée*.

A son retour en France en mai 1945, Yvette Lundy reprend son poste d'institutrice à l'école de Gionges. Elle s'engage par la suite dans plusieurs associations dans le but de témoigner de la Résistance et de la déportation aux générations plus jeunes. Elle fonde également en 1991 l'Association marnaise des lauréats du concours de la Résistance et de la Déportation. Yvette Lundy décède à Épernay le 3 novembre 2019.



Claire Goll : amour, passion et surréalisme.

Claire Aischmann est née à Nuremberg le 29 octobre 1891. Journaliste et femme de lettres allemande, divorcée de l'éditeur Heinrich Studer, elle rencontre l'écrivain Yvan Goll à Genève en 1917, engagé comme elle dans le mouvement pacifiste. C'est le début d'une vie de couple passionnée, tumultueuse, avec des trahisons, des départs, des tentatives de suicide, des déchirements. À Zurich, ils fréquentent Arp, Tzara et Picabia. A la fin de l'année 1918, Claire entretient une liaison avec Rainer Maria Rilke avec lequel elle gardera des liens d'amitié jusqu'à sa mort. Installé à Paris en 1919, le couple se lie avec des écrivains et des artistes, comme Malraux, Léger, Cendrars, Chagall, Delaunay, Claire Goldschmidt-Malraux...

De 1939 à 1947, le couple s'exile aux États-Unis pour échapper aux persécutions nazies, vivant grâce au journalisme et à la littérature. Yvan Goll meurt en 1950 à 58 ans d'une leucémie, laissant un testament poétique, *Traumkraut (L'Herbe du Songe)*, qui sera édité par Claire Goll, de même que nombre de poèmes inédits. Claire Goll, décédée en 1977, a légué à la ville de Saint-Dié-des-Vosges leurs manuscrits français représentatifs du surréalisme, leurs œuvres d'art ainsi que leur bibliothèque et leur mobilier.



Madame Suzanne Briet

Suzanne Briet est née en 1894 à Paris et meurt en 1989 âgée de 95 ans. Elle est la cousine de l'écrivain André Dhôtel et a été proche de Jacqueline Teissier-Rimbaud, arrière-petite-nièce du poète Arthur Rimbaud.

Elle a eu plusieurs carrières, à la Bibliothèque Nationale, où elle fut surnommée « Madame Documentation », et pionnière dans le domaine des sciences de l'information (et reconnue à ce titre particulièrement aux États-Unis) puis en tant qu'historienne et rimbalienne, notamment avec la société des Amis de Rimbaud.

Entre 1934 et 1954, Suzanne Briet crée et dirige la salle des Catalogues et des Bibliographies de la Bibliothèque nationale. Elle développe un ensemble d'outils de recherche documentaires pour les lecteurs, et les bases de l'enseignement des professionnels de la documentation. En 1951, Suzanne Briet publie un petit ouvrage intitulé *Qu'est-ce que la documentation ?* dans lequel elle expose ses conceptions sur la nature d'un document. Après sa retraite en 1955, elle quitte Paris et se rapproche des Ardennes à Mont-de-Jeux, où elle publie des études d'histoire locale et de littérature et participe aux activités de la société des Amis de Rimbaud. Professionnelle passionnée et engagée, elle est aussi très active dans la vie associative et s'est investie dans la cause de la professionnalisation des femmes.





Cécile et Georges Périn, poètes de la Belle Époque

Cécile Martin est née à Reims le 29 janvier 1877. C'est dans la cité des sacres qu'elle rencontre Georges Martin. Très tôt, ils sont unis par leur amour commun pour l'écriture et la musique. Après leur mariage en 1898, ils s'installent à Paris. Ils commencent à contribuer à de nombreuses revues et à s'investir dans divers groupes littéraires. Ils établissent progressivement des relations durables avec un grand nombre d'auteurs passés à la postérité. Les époux sont par exemple adhérents externes du groupe de l'Abbaye à Créteil, une association communautaire d'artistes. Cécile connaît une carrière autonome et prolifique, fait inédit pour l'époque si l'on considère ses origines provinciales et son statut social. Elle est membre des *Poètes du divan* (revue de littérature et d'art), elle y est la seule femme admise. Très tôt, elle est recensée dans les anthologies de son époque. Georges l'encourage et la soutient jusqu'à sa mort prématurée en 1922. Remariée au peintre rémois Paul Réal qui illustre certaines de ses œuvres, Cécile est à nouveau veuve en 1931. Elle continue à écrire, à voyager et à entretenir ses relations avec le monde littéraire jusqu'à sa mort en 1959. Sa poésie, qui rencontre un succès certain de son vivant, s'inspire de sa vie personnelle, notamment la naissance de sa fille Yvonne, le décès de son premier mari ou encore la Première Guerre mondiale.

Marie-Louise Gillet, poétesse et chroniqueuse de la vie ouvrière

Marie-Louise Gillet (née Robert) voit le jour le 20 août 1916 à Plancher-les-Mines (Haute-Saône). Sa jeunesse est fortement influencée par la Jeunesse Ouvrière Catholique Féminine (JOCF). Après sa scolarité, elle devient ouvrière dans une bonneterie et épouse en janvier 1939 Arthur Gillet, ajusteur-outilleur. Le couple arrive dans les Ardennes en 1948, ils habitent d'abord à Charleville puis à La Grandville. Ils connaîtront la douleur de perdre 3 de leurs 6 enfants. Marie-Louise exerce plusieurs métiers : employée à l'Union Populaire d'Action Familiale, secrétaire à l'union départementale des Associations Familiales, bibliothécaire à Social Ardenne (service social inter-entreprises). Marie-Louise Gillet a gardé de ses études le goût de l'écriture : elle se met donc naturellement à écrire comme pigiste. Ses quelques 1 500 articles expriment sa foi, ses racines et sa grande expérience de la vie et de la condition ouvrière (précarité, acharnement à s'en sortir et à donner le meilleur à ses enfants, solidarité, fraternité...). Elle écrit également des poèmes regroupés dans deux livrets : *Au fil de l'eau... au fil des heures* (sans date) et *Le vent des sentiers* (1972). Plusieurs thèmes ressortent de ces poèmes : l'amour, la mort, le temps qui passe, la foi, la vie ouvrière, les mois et les saisons, certains sont dédiés à ses enfants et petits-enfants. Marie-Louise Gillet écrit malgré un quotidien chargé (contraintes du travail à l'usine de son mari, tâches ménagères, enfants...). Elle avait l'ambition de changer la vie des ouvriers et des femmes. Elle décède le 7 août 1996.



Germaine Maillet et le Comité du Folklore Champenois

Il est des naissances qui tracent un destin. Le château de Sarry servait de résidence aux comtes-évêques de Châlons pendant tout l'Ancien Régime. Et c'est dans les vestiges de ce monument que voit le jour Germaine Maillet. Issue d'une modeste famille de cultivateurs, la jeune fille se passionne pour l'histoire et achève en 1924 un mémoire sur la vie rurale dans la Champagne médiévale qui sera publié quelques décennies plus tard. Elle se pique également de littérature : dans sa toute première œuvre, son *Almanach* publié en 1926, elle adapte un genre traditionnel en mettant sa connaissance de la vie rurale – encore – au service d'une plume poétique. Enseignante d'histoire, elle participe en 1929 à la création du Comité du folklore champenois. Secrétaire de l'association, elle joue un rôle majeur dans la conception et la publication d'enquêtes minutieuses sur les traditions locales. A la pointe de la recherche en ethnographie, le Comité est représenté dans les rencontres internationales et reçoit des publications de l'Europe entière. Elle est aussi l'auteur de guides touristiques et de centaines d'articles, contributions à des revues savantes ; sans oublier ses œuvres poétiques et littéraires. Travaillant sans relâche malgré des problèmes de vue, elle assure presque seule la publication du Bulletin du Comité du Folklore Champenois jusqu'à sa mort en 1991.



Paule Régnier, célébrité oubliée

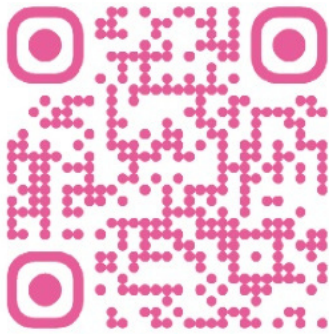
Que sait-on aujourd'hui de Paule Régnier ? Femme de lettres de l'entre-deux-guerres, effacée par la postérité derrière la figure du poète Paul Drout, et dont les romans cessent d'être réédités du vivant de l'autrice. Tableau guère flatteur que dément son fonds aux archives denses — et notamment son journal intime — qui retrace une vie marquée par la douleur tant physique que morale et la quête obstinée d'un apaisement. Née en 1888, Paule Régnier n'a vécu que ponctuellement à Charleville. Très jeune, elle lit beaucoup, écrit quelques vers, invente de multiples histoires et commence à tenir son journal intime dès l'âge de huit ans. Vers 1909, Paule Régnier fait une rencontre littéraire décisive en se liant d'amitié avec le poète Paul Drouot, dont elle tombe amoureuse. Ils échangent régulièrement sur les œuvres qu'ils lisent et écrivent. Pendant la Première Guerre mondiale, Paul Drouot est tué au front. Entre 1915 et 1935, la carrière littéraire de Paule Régnier s'installe. Cependant, même si elle reçoit d'autres prix littéraires, comme le Grand prix du roman de l'Académie française pour *L'Abbaye d'Évolayne* en avril 1934, elle continue d'enchaîner les problèmes de publication : ses romans sont fréquemment refusés par Plon et Fayard, elle peine à publier en feuilleton, ses publications en revue ne lui valent pas une grande rentrée d'argent, et ses romans ne se vendent pas, ou peu. Elle se suicide le 1er décembre 1950 après avoir écrit le mot « Fin — » dans son dernier cahier, la veille.



Alsacienne de part et d'autre du Rhin, Lina Ritter

Lina Ritter est née en 1888 à Village-Neuf, une localité située on ne peut plus près du Rhin. Cette proximité pourrait être son emblème tant ce fleuve, avec sa capacité à séparer, à créer la peine et les tourments, les incompréhensions, mais aussi à réunir et à susciter des ponts, imprègnent l'œuvre et la vie de l'écrivain. Après des études à Mulhouse et à Bâle (philosophie, histoire de l'art et littérature), elle se fait connaître dès l'âge de 23 ans par des pièces de théâtre en allemand et en dialecte, consacrées à des grands thèmes historiques alsaciens, sundgoviens et suisses-alsémaniques. Mariée à un avocat allemand, le Dr Paul Potyka, elle doit quitter l'Alsace après 1918, expulsée de sa terre natale ! Elle vit dans le Pays de Bade jusqu'à sa mort à Fribourg-en-Brigau en 1981. Son œuvre est abondante et touche à un grand nombre de genres littéraires, et ne quitte presque jamais le dialecte alsacien et la langue allemande. Après la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte peu favorable, elle retrouve un certain succès en Alsace d'une part avec des chroniques et pièces radiophoniques diffusées sur Radio Strasbourg, et d'autre part par son spectacle consacré à la patronne de l'Alsace, Sainte Odile.





LittératureSque.fr

promenade à travers les archives
littéraires du Grand Est